

BOLIBANA, LA CITÉ DE LA DIASPORA OU LES EXCLUS DE LA SOCIÉTÉ ?

Chantale KY

Langue, Discours et Pratiques Artistiques

Université Joseph Ki-Zerbo – Burkia Faso

kk.chantou@yahoo.fr

Résumé : Le mercredi 11 juillet 2018, en marge du forum de la diaspora burkinabè, le Premier Ministre Paul Kaba THIEBA posait la première pierre de la cité de la diaspora à Guiguemtenga, dans la commune rurale de Koubri, à 25 kilomètres de Ouagadougou. Aussi, dans *Bolibana*, un recueil de nouvelles, Paul DELMOND note que dans beaucoup de villes de l’Afrique occidentale, il existe un quartier Bolibana, c’est-à-dire un quartier où résident les étrangers à la contrée, ou les gens revenus après une longue absence. Dans l’un ou l’autre cas, il s’agit d’une destination réservée aux nationaux qui, pour diverses raisons, volontairement ou involontairement, se sont éloignés de leur patrie, et décident à un moment d’y revenir. Quelle est la symbolique de ces localités ? L’occupation de ces cités est-elle de nature à permettre une réelle intégration de ces anciens exilés ? Pourquoi cette nécessité de retour aux sources ? En nous inspirant de l’histoire d’un personnage de *Bolibana*, nous tenterons de comprendre la vie de ceux dont les circonstances de la vie les ont amenés à porter l’étiquette de la diaspora. Ce sera également l’occasion d’apporter notre jugement critique sur les mouvements migratoires des Africains, à une époque où l’unanimité n’est pas faite autour de cette problématique.

Mots clés : migration, recueil de Nouvelles, diaspora, intégration, Afrique, exil.

Abstract: On Wednesday July 11, 2018, on the sidelines of the Burkinabè diaspora forum, Prime Minister Paul Kaba THIEBA laid the cornerstone of the diaspora city in Guiguemtenga, in the rural commune of Koubri, 25 kilometers from Ouagadougou. Also, in *Bolibana*, a collection of short stories, Paul DELMOND notes that in many cities in West Africa, there is a district of *Bolibana*, that is to say a district where foreigners or people reside returned after a long absence. In either case, it is a destination reserved for nationals who, for various reasons, voluntarily or involuntarily, have moved away from their homeland and decide at some point to return there. What is the symbolism of these localities? Is the occupation of these cities likely to allow a real integration of these former exiles? Why this need to return to basics? Drawing inspiration from the story of a *Bolibana* character, we will try to understand the lives of those whose circumstances led them to bear the label of the diaspora. It will also be an opportunity to bring our critical judgment to the migratory movements of Africans, at a time when there is not unanimity around this issue.

Keywords: migration, news collection, diaspora, integration, Africa, exile.

Introduction

La question de la migration constitue de nos jours une préoccupation majeure. Elle est, au même titre que les catastrophes naturelles et les guerres, source de nombreux dégâts, aussi bien en termes de pertes en vie humaines que de dommages moraux et psychiques. Pourtant, l'humanité n'a jamais été confrontée à ce phénomène, tant les candidats au départ ne cessent d'accroître. Malgré les mesures drastiques déployées pour réduire le flux migratoire, surtout des pays pauvres vers ceux de la métropole, tels des essaims d'abeilles mus par le même objectif, convergent des effectifs considérables d'émigrés vers les pays développés. Or, pensons-nous, l'exil ne saurait constituer une solution définitive au besoin d'épanouissement de la jeunesse. C'est pourquoi, à travers une étude comparative de la situation d'un personnage d'un recueil de nouvelles (*Bolibana*) et celle des migrants africains telle que vécue de nos jours, nous tenterons de déterminer les enjeux de ce fléau social. Mais pourquoi cet entêtement des migrants ? La destination européenne constitue-t-elle vraiment une porte de sortie pour les personnes en quête de mieux vivre ? Quelle peut être la portée d'une telle option ? Ce sont autant de questions dont les réponses, dans les lignes qui suivent, aideront à mieux comprendre le phénomène. De quoi est-il question dans cette œuvre ?

1. *Bolibana* ou l'histoire d'un exilé africain

Bolibana de Paul DELMOND est un recueil de six nouvelles de 202 pages. C'est une œuvre fictive à travers laquelle l'auteur fait une analyse ethnologique du phénomène de la migration. Les cinq dernières nouvelles sont intitulées, selon leur ordre de succession, comme suit : *Le doigt levé*, *Les mangeuses d'âmes*, *Les pacifiques*, *Les derniers confins* et enfin *Au relais des Lotophages*. Ces récits, dans leur majorité, racontent les déboires rencontrés par les expatriés européens en Afrique, parce qu'incapables de comprendre, et de s'adapter aux croyances, ainsi qu'aux us et coutumes de cette partie du monde. La première nouvelle, *Bolibana*, qui donne son titre à l'œuvre, raconte l'histoire de Simbo Diakité alias Djigui Camara, un Malien de nationalité qui se retrouve à Bordeaux, en France. Après plus d'une dizaine d'années de vie bordelaise, ce dernier décide un jour de rentrer aux bercails, après avoir joué et gagné une forte somme à la loterie. Cette envie de retrouver les siens se transforme très vite en une désillusion, car Djigui se retrouve contraint de vivre au milieu d'autres anciens exilés. Quelles sont les raisons qui l'ont conduit en France ? Quelles en sont les conséquences ?

2. La migration, une donnée inévitable

La notion de migration n'est pas une réalité propre à un continent ou à une nation. Elle est un fait mondial qui concerne tous les peuples du monde. C'est une forme de relations interhumaines qui peut se situer à l'échelle nationale ou continentale (les migrations internes, continentales ou nationales)

ou sur le plan international (les migrations internationales). Plusieurs raisons peuvent justifier le déplacement des populations vers d'autres horizons. Selon qu'il se fait de façon volontaire ou forcée, on distingue plusieurs formes de migrations :

Il y a les migrations d'établissement avec naturalisation ou non dans les pays d'accueil. En effet, pour des raisons personnelles, des migrants peuvent décider de s'installer dans des pays autres que les leurs, et demander ou pas, l'acquisition de la nationalité de ces localités hôtes. Il faut noter que les conditions d'acquisition de cette naturalisation dépendent de chaque pays. Il peut s'agir entre autres, de la durée de séjour et de l'engagement du demandeur à se conformer aux principes et lois du pays de résidence.

Il existe aussi les migrations de travail ou d'études. Il s'agit des cas où, dans le cadre du service ou des études, des citoyens soient amenés à résider dans d'autres pays. Ce sont des migrations temporaires dont la durée dépend de celle du motif de la migration. Des contraintes d'ordre politique, social, religieux, environnemental ou naturel peuvent aussi être à l'origine de la migration. Ce sont les migrations forcées qui peuvent être dues aux conflits et violences interethniques, religieuses, politiques, ou être liées aux désastres environnementaux tels que les famines, la sécheresse. (Bario BATTISTELLA et autres, 2012, pp.348-353). Dans tous les cas, l'acceptation ou le rejet des migrants varie en fonction des raisons qui motivent le déplacement et la destination du migrant. Dans *Bolibana*, plusieurs raisons justifient l'éloignement de Djigui de sa terre natale. Très jeune, il avait été recruté et avait intégré l'armée nationale. En tant que militaire, il avait connu et vécu dans de nombreuses localités, *des départs en détachements avec armes et bagages*: la France, le Maroc, l'Indochine, le Sénégal. Jusque-là, aucun problème majeur n'a entaché la vie du jeune militaire qu'il est. Comme le dit le narrateur, à cette époque :

La vie s'écoulait, alternant les séjours dans les régions tropicales nouvelles et ceux que l'on faisait dans les villes de midi de la France, mais toujours dans une ambiance familière de chambrées, de service de garde, de salut aux couleurs, de manœuvres, de tir au fusil, de revues de détail, de défilés, de fêtes militaires, de mission de service d'ordre, de permissions dominicales.

DELMOND (1999, p.11)

Tout comme Djigui, plusieurs émigrés africains partis de chez eux pour accomplir des missions de travail ou dans le cadre de leurs études, mènent une vie plus ou moins paisible dans de nombreux pays autres que les leurs, que ce soit sur le continent ou ailleurs. En dehors de ces cas, les demandeurs d'asile africains sont de plus en plus confrontés à de multiples difficultés, surtout pour s'intégrer dans les pays de la métropole. C'est ce qui nous révèle cet autre pan de la vie du personnage.

Rendu à la vie civile, Djigui décide de s'installer à Dakar, pour y faire du commerce. Il entreprit de nombreuses activités dans ce sens, mais fut ruiné un jour par un coquin sénégalais avec qui il s'était associé. « D'autres mésaventures enfin l'avaient conduit à la ruine totale et au sentiment qu'il n'était pas doué pour les affaires » (DELMOND, 1999, p.12). Alors, il débarqua un jour à Bordeaux, une vieille valise à la main, au bord d'un bateau des chargeurs réunis. Débardeur sur le port, ses relations étaient de très petites gens comme lui, de diverses nationalités, et exerçant de petits métiers. Cette situation du personnage est à l'image de celle de plusieurs immigrés africains, si le destin leur permet d'accéder à leur destination. Sans un travail décent, sans papiers, sans domicile, beaucoup d'entre eux sont contraints à la clandestinité, s'ils ne veulent pas se faire rapatrier de force dans leur pays.

3. L'exilé, un être mort

En Afrique la notion de mort revêt plusieurs formes : elle peut être bonne ou mauvaise, naturelle ou symbolique. La bonne mort est celle qui s'accomplit selon les normes traditionnelles. Elle permet à l'individu d'accéder à l'au-delà grâce aux rites funéraires qui sont organisés à cette occasion. La mauvaise mort, celle redoutée, est révélatrice du courroux des puissances religieuses. C'est le cas des morts subites et violentes qui peuvent être causées par le suicide, des maladies honteuses, des accidents, etc. La mort naturelle, quant à elle, est une mort physique, réelle, vécue. Elle extrait la victime de son milieu naturelle en la séparant des siens. Elle peut être bonne ou mauvaise. Enfin, la mort symbolique, qui sera l'objet du présent propos, est celle simulée ou rituelle. Elle n'entraîne pas la disparition de l'individu, mais le détache de ses racines, de ses repères. C'est une mort psychologique, qui rompt les liens familiaux, amicaux, sociétaux. Plusieurs niveaux peuvent permettre d'attribuer cette mort à Djigui et, partant, à bien d'autres exilés dont la vie serait similaire à la sienne.

Membre d'une société patrilinéaire, Djigui, à sa naissance, fut nommé Simbo Diakité, le patronyme Diakité étant celui de son père biologique. Mais pour des raisons non élucidées par le narrateur, c'est en tant que Camara Djigui qu'il se fit recruter comme militaire, un nom emprunté à un de ses oncles maternels. Dans une communauté patrilinéaire, un tel changement peut être interprété comme la perte d'une partie de soi, de son identité. Il était un homme à moitié mort et dès lors, il devait s'éloigner des siens, se détacher de sa racine, mais pas pour toujours. C'est pourquoi, malgré les obligations que lui imposait son métier, il revenait souvent voir ses parents, à la faveur des congés. Mais un jour qu'il était en permission, sous l'effet de l'alcool, il offensa son père. À partir de cet instant, il était considéré comme un homme complètement mort, oublié, banni ; son père ayant adressé les mots suivants à son encontre : « je te chasse, je te chasse, va-t-en d'ici, fils de rien ! » Il pouvait alors commencer son deuil, « et il avait dû partir après avoir cuvé sa bière de mil, sans revoir ses parents, sans dire adieu à personne [...] » (DELMOND, 1999, p.18). Et c'est à Dakar qu'il avait

trouvé refuge, jusqu'à la fin de son service militaire. Il y avait perdu sa femme, une fille de son pays qu'il avait épousé.

À Bordeaux, la situation de Djigui ne sera pas non plus reluisante. Désormais, on l'appelait « La-paix-seulement », parce qu'il répondait toujours par ces mots lorsqu'on lui demandait « Comment ça va ? ». Pire, nul ne pouvait le désigner par ses origines, note le narrateur : « On ne savait pas d'où il était [...]. Il venait, disait-on, de contrées lointaines de l'intérieur de l'Afrique qui, pour un bordelais moyen, sont impossibles à situer » (DELMOND, 1999, p.8). Pire,

C'était un homme seul, sans femme ni maîtresse attirée, sans parents ni congénères. L'étranger total, que l'océan déposa sur la grève, et qu'il viendra reprendre, à moins qu'entre temps, malade, il ne s'en aille mourir à l'hôpital Saint-André, anonyme, parmi les anonymes, et que son squelette serve à instruire des générations d'étudiants.

DELMOND (1999, pp.8-9)

À l'image de ce personnage, beaucoup d'exilés se perdent dans les confins du monde. Sans repères, oubliés par les siens, rejetés de l'extérieur, ils deviennent ainsi des citoyens de nulle part, des hommes égarés, perdus, ignorés. N'est-ce pas aussi ce que met en exergue Fatou DIOME, à travers la description faite des personnages immigrants de son œuvre vivant dans la clandestinité pour échapper au racisme et aux menaces d'expulsion en Europe ? (DIOME, 2003)

4. Le retour, une solution envisageable

Le retour aux bercails est une option pour beaucoup de migrants africains, s'ils ne sont pas expulsés de force des terres d'accueil. Mais à quelle condition ? Qu'est-ce qui justifie ce retour en arrière après un long temps de rupture des liens familiaux ? Abdessalem YAHYAOU, dans *Thérapie familiale des migrants* (2010, p.1), note « qu'il y a des deuils qu'on ne peut jamais faire : deuil de sa langue, deuil de sa culture, deuil des siens, deuil de son pays, et plus particulièrement si les liens réels n'ont jamais été effectivement rompus. » En effet, la nécessité de rétablir les relations culturelles s'impose à la plupart d'entre eux. Tel est le cas du personnage principal de Bolibana qui, après une trentaine d'années passées hors de son pays, décide d'y revenir.

C'était une inspiration irrésistible, comme si elle avait veillé dans un recoin caché de son esprit, depuis de longues années. Regagner l'Afrique ! Quelle Afrique, et pour faire quoi, et pour revoir qui ? Il n'en savait rien, il n'y réfléchissait même pas. Oui, regagner l'Afrique ! Fuir bordeaux, ses pierres et ses hommes, les copains déjà abolis et qui allaient le harceler de questions et de requêtes, fuir, repartir [...].

DELMOND, (1999, p.10)

Quel est l'élément déclencheur de cette envie nourrie par le personnage ? Existe-t-il un motif valable permettant de justifier ce besoin de retour aux sources ? Une des conditions qui puissent motiver le retour en arrière est la réussite matérielle ou financière de ces immigrés ; ce qui n'est toujours pas évident. Tant que Djigui ne remplissait pas cette condition, tant qu'il se contentait de son salaire de débardeur sur le port, il n'avait manifesté aucune nécessité allant dans ce sens. Mais dès qu'il eut encaissée son gain à la loterie, cette utilité irrésistible commença à l'envahir. « Du moment qu'il ne rentrait pas en miséreux, il fallait qu'il rentrât : cela allait de soi, il n'y avait pas à se poser de questions à ce sujet. » (DELMOND, 1999, p.12). Il y a aussi le fait qu'il existe un cordon qui lie Djigui à son pays. En effet, avant la mort de sa femme à Dakar, était née une fille nommée N'Batogoma, fruit de leur l'union. Cette dernière avait été récupérée par ses grands-parents maternels et vivait désormais avec eux. Voici donc deux raisons qui pourraient justifier le choix du personnage, un choix dont lui-même ignore les tenants et les aboutissants. « L'Afrique l'attendait. Elle attendait son fils dévoyé, mais non pas oublieux. Quel accueil lui réservait-elle, il ne le savait ; mais il n'y avait aucun doute, ce retour au bercail était logique » (DELMOND, 1999, p.12). C'était un besoin pressant qu'il fallut satisfaire.

Alors, en route pour le village, il rejoint le Mansarèna, le chef-lieu de sa région, sans que personne ne le reconnaisse. Il trouva refuge chez Noumou Diakité à Sébékoro, à quelques encablures de son village. Le lendemain, il prit le chemin de Bonkôni, son village, et fut surpris de constater que celui-ci est réduit en ruines. En lieu et place des habitations et de tout ce qu'il avait laissé il y a quelques années, il ne restait que des tombes sur le carré de sa cour paternelle.

La prochaine étape le conduit à Siraninkoro, le village de sa mère. Pour éviter de se faire connaître, il se fit passer pour un ami de Simbo Diakité qui avait pris le nom de Djigui Camara en s'engageant dans l'armée. Après une tentative de reconstitution de l'histoire par quelques vieux appelés à la rescousse, un d'entre eux qui n'est autre que son cousin, posa la question de savoir si ce n'était pas celui qu'il prétend rechercher. Sans aucune explication, il s'échappa, promettant de revenir le lendemain.

Le jour suivant, c'est à Torofiladji, le village de sa femme défunte qu'il se rendit. Là, il lui fut présentée sa fille, N'Batogoma. Reconnu par son beau-père, il s'échappa une fois de plus, sans mot dire. Ayant eu vent de la présence de Bolibana, *C'est-fini-de-courir*, l'idée lui vint alors d'y aller vivre avec ses frères, les anciens soldats.

5. L'émigration, un fossoyeur de plaies indélébiles

L'éloignement ou la séparation des migrants de leur espace géographique crée d'énormes douleurs aussi bien chez eux que chez leurs proches. Pour ces derniers, la rupture des liens est considérée comme une forme d'abandon et de rejet de la société de laquelle sont issus certains de ces immigrés. Quelle image

avaient les villageois de Djigui ? Pour beaucoup de villageois, Djigui était considéré comme une personne ivrogne et irrespectueuse, un raté de la société ayant causé de la peine à ses parents. Pour eux, bien qu'ayant été banni par son père, Djigui aurait pu rétablir le contact avec lui en revenant lui demander pardon. Il était aussi, à leurs yeux, considéré comme un père indigne qui s'est démarqué de l'éducation de sa fille et de tout ce qui la concerne. Des propos ci-dessous provenant de Boandiougou, le frère puîné de Penda, ressortent ces différentes appréhensions :

Simbo n'était pas bon, paraît-il, il buvait le toubaboudlo, et c'était un orgueilleux, et un bavard. Il a manqué de respect à son père. Et jamais il n'a écrit, jamais il ne s'est occupé de sa fille, jamais il n'a envoyé quelque argent pour elle, pour son entretien ou pour son mariage, ou pour autre chose. Nous ne savons rien en dehors de cela.

DELMOND, (1999, p.28)

Une des preuves de cette mauvaise image envers le personnage est le comportement de sa fille lorsqu'on l'appela pour la mettre au courant de la démarche de celui qui se faisait passer pour un étranger. Pour montrer sa déception, elle « crache sur le sol en prononçant des paroles injurieuses pour ce père qu'elle n'a pas connu » (DELMOND, 1999, p.18).

Djigui lui-même était partagé entre deux sentiments. Lorsqu'il constata la disparition de son village et les bosses de terres qu'il considérait comme les tombes de ses parents, il fut envahi par la déception, la tristesse. « Il se sentait accablé et souhaita mourir sur place. Après avoir médité un long moment, il poussa un soupir et se releva » (DELMOND, 1999, p.23). À ce sentiment, il faut ajouter celui de la nostalgie. Tout en se demandant ce qu'était advenu de son village et ses siens, resurgissaient dans sa mémoire des scènes et des événements « rattachés à ce tout petit coin de terre où une famille avait vécu pendant des générations, et il se demandait pourquoi on lui avait joué ce mauvais tour d'effacer le village » (DELMOND, 1999, p.22). Et lors d'un entretien avec le personnage, Paul DELMOND dit lui avoir signifié ce qui suit :

[...] dans sa déception, entrait pour beaucoup le rêve de retrouver toutes les choses sur place, les cases blotties sous le douballé de Bankôni, ses parents bien sûr un peu plus âgés, mais valides encore et faisant au fils prodigue le geste qui pardonne, ses frères et sœurs mariés dans les villages environnants et accourant pour le voir, et lui qui étalerait orgueilleusement les boubous de fête et les pagnes, les bagues et les friandises et les distribuait à la ronde, comme il sied à l'oncle riche qui revient d'outremer.

DELMOND, (1999, p.31)

Mais hélas, c'est un accueil *blessant et injurieux*, un accueil des plus amers qui lui fut réservé. Alors, en vint-il à regretter sa décision de rentrer au pays : « Revenir au pays, c'est bien joli ; mais tous les problèmes ne sont pas résolus parce qu'on a les poches pleines et un passeport en règle ; il te faudra peut-être

d'autres passeports pour arriver chez soi. » (DELMOND, 1999, p.26). Finalement, il décida de repartir à la ville, à Bamako, où il obtient l'autorisation de résider dans le quartier de Bolibana, où vivent des gens d'origines diverses, des gens ayant exercé divers métiers, et surtout de très nombreux anciens militaires. Bien que ces derniers aiment s'adonner à des débats sur divers sujets,

Djigui demeurait toujours un peu en retrait dans ces conversations. Il était rare qu'il trouvât des souvenirs communs avec les autres, et il répugnait à faire des efforts de mémoire pour être à l'unisson. Du reste, il n'avait qu'un seul ami, un de ses anciens camarades de régiment du nom d'Issa Sangaré, qui avait sa concession tout près de la sienne.

DELMOND (1999, p.30)

C'est la preuve que, tout comme à Dakar et à Bordeaux, Djigui est un étranger chez lui, dans le Fouladougou. C'est plus tard qu'il sera extrait de ce milieu pour Noumousoulou, un village où résident actuellement les gens de son village et où il fut accueilli par Moussa, son frère aîné : « Et ils s'étreignirent longuement. Simbo ! faisait son frère, et ce nom effaçait à jamais Djigui, il ressuscitait les temps d'autrefois, il rejetait dans le néant trente années d'abandon, d'exil, de solitude. » (DELMOND, 1999, p.36).

6. À qui la faute ?

Deux principales raisons sont évoquées par le narrateur pour justifier l'exil de Djigui, d'abord à Dakar et plus tard, en France. Dans un premier temps, son départ définitif de chez les siens serait dû à son comportement irrespectueux envers son père, ce qui s'est soldé par le bannissement de ce dernier. Il y a aussi les raisons financières car, incapable de joindre les deux bouts à Dakar, il décide d'aller vers d'autres cieux, vers l'eldorado. Mais quelle lecture peut-on faire de ces causes ?

Dans un entretien accordé à René HOLENSTEIN, Joseph KI-ZERBO (2013, p.49), abordant la question de la migration, note que ce n'est toujours pas de gaieté de cœur que les gens vont de chez eux. S'ils le font, c'est parce qu'ils sont plutôt refoulés de chez eux à cause des fléaux tels que les guerres et la pauvreté. Quelles sont les véritables raisons ayant poussé Djigui à la migration ?

Le comportement de Djigui envers son père est le symbole de la situation des jeunes Africains de façon générale. En effet, la jeunesse africaine est en proie aux maux sociaux tels que le banditisme, l'alcoolisme, le vol, le chômage, parce qu'il n'existe pas une bonne politique de développement en sa faveur. Abandonnée à elle-même, elle ne sait pas à quel saint se vouer. Comme le dit si bien abbé Luc Hema (in *Les jeunes en Afrique : la politique et la ville*, 1992, p.372), *les jeunes sont souvent désabusés dans la famille, perdus à l'école ou au village, révoltés dans les milieux urbains et professionnels.*

L'on assiste de nos jours à une fuite de responsabilité de la part de certains parents. Quelle éducation a-t-elle été donnée à Djigui pour qu'il arrive à

offenser ses parents ? Ces derniers ont-ils réellement joué leur rôle dans le devenir de cet enfant ? Comment en est-il arrivé à s'adonner à l'alcool de sorte à commettre l'irréparable ? Ce sont là autant d'inquiétudes dont la responsabilité pourrait incomber aux parents ?

Sur le plan culturel, certains pesanteurs jouent négativement sur les rapports sociaux, et contribuent à éloigner les jeunes de leur biotope. En nous référant au cas de Djigui, du moment qu'il avait porté atteinte à la dignité de son père, obligation lui était faite dès lors de quitter sa famille, même s'il avait la possibilité de revenir s'excuser auprès des siens plus tard. Tout en reconnaissant son erreur, il trouve sévère cette sanction. Pour lui, il était jeune à l'époque et cette immaturité a été sans doute à l'origine de toutes les fautes qu'il aurait commises. Alors, un bon encadrement lui aurait sans doute permis d'emprunter le bon chemin et d'éviter toutes ces souffrances inutiles.

Sur le plan scolaire, la politique éducative de la plupart des pays, surtout ceux de l'Afrique de l'ouest est essentiellement orientée vers les connaissances théoriques. Dans un pays où l'enseignement général est développé et où les jeunes sont incapables de s'auto-employer, il va de soi que le taux de chômage soit élevé. Or, l'État ne peut embaucher tous les diplômés qui sortent des structures éducatives. Alors, sans repères et sans aucune débouchée, ceux-ci se tournent vers l'ailleurs, espérant y trouver des lendemains meilleurs.

Même les fonctionnaires n'arrivent pas à vivre décemment des salaires qui leur sont servis. Sinon, comment comprendre le fait que Djigui n'arrive pas à joindre les deux bouts, lui, un ancien combattant de l'armée ? Comment a-t-il pu se retrouver en Europe après avoir rendu service à la Nation ? Comment se fait-il qu'il mène une vie misérable malgré la pension qui lui est servie ? Ne pouvait-il pas être utile à l'État à la fin de son service militaire ? Voilà autant de raisons qui peuvent servir à comprendre le phénomène de la migration, surtout en ce qui concerne les pays pauvres. Elles permettent de situer la responsabilité des uns et des autres, face à un phénomène à multiples conséquences. Mais quelles solutions pouvons-nous proposer ?

7. Que faire ?

Outre les problèmes ci-dessus évoqués, il en existe bien d'autres fléaux qui sont en défaveur des migrants africains: noyades dans les côtes occidentales, problèmes de sans-papiers, retour forcé des exilés. Face à ces multiples problèmes, des solutions doivent être impérativement trouvées. Pour éviter que les populations des pays pauvres ne soient amenées à choisir entre partir ou périr, il faut travailler à relever leur niveau de vie. Il faut faire des villes et des campagnes des pôles attractifs et des lieux d'espoir pour la jeunesse. Cela suppose que les peuples africains doivent travailler à atteindre un véritable développement. Et pour Joseph KI-ZERBO (2013, p.189), l'atteinte d'un vrai développement passe obligatoirement par trois conditions. Dans un premier temps, il préconise que les Africains aient une culture de l'intégration, y

compris dans la recherche scientifique. Il faut aussi mettre l'accent sur la formation et l'information des peuples et instituer une vraie démocratie à la base, à tous les niveaux, pour éviter les frustrations de quelle que nature que ce soit. Pour lui (KI-ZERBO, 2008, p.49), l'accent doit être mis sur l'enseignement technique et artisanal afin que nos villages soient des foyers d'épanouissement culturel, et non des pôles répulsifs. Le Burkina Faso semble être sur la bonne voie, à travers plusieurs projets et programmes visant la formation et l'employabilité des jeunes. De ceux-ci, nous pouvons citer : le Fonds à la Promotion de l'Emploi (FAPE) créé en 1998, le Fonds d'Appui au Secteur Informel (FASI) en 1998, le Programme de Formation de cinq mille jeunes en Entreprenariat (PFE) en 2006, le programme Opération Permis de Conduire (OPC) en 2008, le fonds d'appui aux Initiatives des jeunes (FAIJ) créé en mai 2017, et récemment le programme *ma patrie, mon eldorado*, un projet qui vise à implanter des usines dans les régions du Burkina, en vue de permettre l'employabilité des jeunes et de leur ôter l'envie de partir. Ces projets, s'ils s'inscrivent dans la durabilité et s'étendent à plusieurs jeunes, surtout ceux des zones défavorisées, réduiront considérablement le taux de chômage et de départ des jeunes vers d'autres horizons.

À défaut de donner de telles possibilités aux personnes désœuvrées, il faut repenser les politiques migratoires. Comme le suggère si bien Aminata TRAORÉ dans *l'Afrique Humiliée* (TRAORÉ, 2009), il faut que chaque Nation accepte de prendre et de donner, afin de poursuivre l'histoire d'un monde tissé d'échanges entre les peuples. En effet, une franche collaboration entre les différents États doit permettre de donner une dignité aux migrants, dans tous les pays du monde. Il s'agit de faire en sorte qu'aucun migrant ne soit laissé à lui-même, qu'il existe des mécanismes d'accompagnement et de soutien aussi bien des pays d'accueil que des pays d'origine. Il faut assainir le domaine en vue de permettre une renaissance juvénile, et de donner vie à tous les déplacés. Il est évident que beaucoup de migrants regrettent par moment le chemin emprunté et éprouvent des difficultés pour le retour. Mais que font les dirigeants africains pour les aider dans ce sens ? Pas grande chose, si l'on se réfère au cas de Djigui :

Et puis les années s'étaient écoulées, il aurait fallu qu'il revint en Afrique, et son service le retenait au loin [...] mais les autres, eux, qu'avaient-ils fait pour se rapprocher de lui ? Il se rappelait avoir écrit pour donner son adresse, demander des nouvelles ; jamais il n'avait reçu de réponse [...] et c'est ainsi qu'il était devenu un étranger, qu'il ne comptait plus pour rien, et qu'à cause de la méchanceté des siens il se trouvait proscrit [...]

DELMOND, (1999, p.30)

En rapprochant la patrie des exilés, naissent en eux la fibre patriotique et l'envie de se tourner vers leur pays d'origine, et d'apporter leur pierre à l'édification de leur société. Il faut impliquer la diaspora dans les politiques de développement, les amener à se sentir concernés par tout ce qui concerne leurs

pays. Dans ce sens, nous saluons l'esprit qui sous-tend la création d'une cité de la diaspora au Burkina Faso, d'autant plus que ces aménagements, selon le Ministre de l'urbanisme et de l'habitat, vont témoigner d'un équilibre entre développement et qualité de vie. Toutefois, il faut éviter toute action visant à isoler davantage les migrants de leur société. Alors, nous pensons qu'il aurait été préférable d'assister les candidats au retour pour l'acquisition de terrains et la construction de leurs logements dans les localités de leur choix. Cela éviterait sans doute de les isoler davantage, et permettra un brassage entre ces derniers et leurs communautés d'origines. Est donc fort appréciable, l'exemple des Burkinabè de l'étranger qui décident de construire une cité de la diaspora dans la région du centre-est, en la faveur des festivités de la fête nationale 2019. Une telle initiative, tout en permettant une meilleure intégration de ces derniers, peut être un remède efficace contre les attaques subies par les richesses culturelles et sociales de l'individu en situation migratoire : langue, croyance, rituels, normes, valeurs, etc.

Conclusion

Aussi longtemps qu'existera le monde, les hommes continueront de migrer pour diverses raisons. Mais bien que parfois inévitable, l'émigration constitue de nos jours un problème social auquel il semble impératif de trouver des solutions efficaces. Au-delà des difficultés d'acceptation et d'intégration dans les pays d'accueil, les émigrés, quelles que soient les raisons qui justifient leur choix, subissent une rupture communautaire, avec des conséquences tout aussi dramatiques sur leur existence. Alors, à chaque Nation de faire des questions migratoires sa priorité et de travailler à ce qu'elles ne constituent pas une gangrène pour sa société. Car, bien exploités, les migrants peuvent constituer de véritables leviers de développement, aussi bien pour les pays d'accueil que ceux d'origine. C'est dans cette vision qu'il faut comprendre l'œuvre de Paul DELMOND qui, tout en faisant une peinture réaliste, suggère des mécanismes à mettre en œuvre pour une gestion efficace de ce phénomène.

Références bibliographiques

- Abbé HEMA L., *Les jeunes, la religion, la spiritualité : formes d'encadrement au Burkina Faso*, in *Les jeunes en Afrique : la politique et la ville*, pp.361-374.
- BATTISTELLA B., F. PETITEVILLE et autres, 2012 *Dictionnaire des relations internationales*, Édition Dalloz, Paris.
- D'ALMEIDA-TOPOR H., O. GOERG et autres, 1992, *Les jeunes en Afrique : la politique et la ville*, l'Harmattan, Paris.
- DELMOND P., 1999, *Bolibana et autres nouvelles africaines*, l'Harmattan, Paris.
- DIOME F., 2003, *Le vent de l'atlantique*, Roman, Edition Anne-Carrière.
- KI-ZERBO J., 2008, *Regards sur la société africaine*, Panafrica, Fann, silex/ Nouvelles du sud, Dakar.

- KI-ZERBO J., 2013, *À quand l'Afrique ? Entretien avec René HOLENSTEIN*, Éditions d'en bas, Lausanne, Suisse.
- TRAORÉ A., 2009, *L'Afrique humiliée*, Éditions Fayard.
www.gouvernement.gov.bf/spip.php?article=2169. Accès aux logements : bientôt, une cité pour les diapos, en ligne, consulté le 30 juin 2019.
- YAHYAOUI A., 2010, *Exil et déracinement : Thérapie familiale des migrants*, Dunod, Paris.